

# **Trois fictions pour le Grand Louvre**

par Johakim Le Pastier

**PRO J E C T I L E S**



**Une vie au Louvre**

Judith ne comptait plus ses visites au Louvre. C'était quand la première ? Avec les parents ? Pas sûr. Dans son souvenir, ils avaient toujours été intimidés préféré les promenades aux flâneries dans les musées, et dans le paysage parisien des années 60, cette grande façade grise rue de Rivoli ne faisait rien pour lever les intimidations. Non, d'aussi loin qu'elle se souvienne, sa première visite au Louvre, ce devait être avec sa classe de CE2. Le but pédagogique de la visite devait bien être les tout premiers contacts entre quelques petites filles de moins de 10 ans et des envoyés spéciaux du passé qui avaient pour nom la Joconde ou la victoire de Samothrace. Mais ce dont se souvenait surtout Judith, c'était ce trajet à pied dans un Paris qu'elle ne connaissait pas encore et qui se révélait à elle dans toute sa majesté : les Tuileries, l'arc de triomphe du Carrousel et enfin la cour du Louvre, qui quoique encore occupée par les voitures dégageait une indéniable majesté.

Elle se souvenait aussi d'une impression bizarre qui avait suivi après une arrivée aussi majestueuse : l'impression de rentrer dans le musée par un trou de souris, une petite porte latérale et quantité de couloirs et d'escaliers avant de se retrouver devant la première œuvre. Bon, bien sûr, tout ça, elle ne l'avait pas formulée sur le coup, du haut de ses neuf ans, le rythme du parcours urbain et spatial était tellement inscrit dans son inconscient (et même son inconscient corporel), que les sensations de

cette visite originelle ressurgissaient souvent sans prévenir lors des visites ultérieures. C'était, somme toute, sa madeleine particulière, non seulement culturelle mais totalement intime. Car elle s'en était vite rendue compte, le musée l'avait accompagnée dans sa vie personnelle : c'était non seulement un guide rassurant, une réserve de savoirs et de plaisirs, mais aussi une véritable jauge de sa propre évolution. Un peu à la manière des marques au crayon laissées sur les chambranles des portes et qui mesurent la progression de la taille des enfants, Judith était capable de lier chacun des grands souvenirs de sa vie à un évènement passé entre les murs du musée.

Judith avait ainsi pratiqué les ouvertures gratuites du dimanche qui lui permettaient de revenir régulièrement pour un simple tête-à-tête avec une œuvre. Et vite, elle se rendait compte que certains tableaux fétiches mais négligés, certaines sculptures adorées mais peu connues ou certaines salles parfois délaissées devenaient de vrais appâts à rendez-vous. Les mêmes fidèles revenaient régulièrement autour des ces talismans et c'est même une petite société secrète avec ses rendez-vous tacites et ses connivences entendues qui se mettait alors en place.

C'était sans doute la grandeur de ce musée que de préserver en son sein des lieux secrets, propices à l'appropriation intime. Judith pouvait être gré au musée d'avoir ainsi stimulé quantité de ses

rencontres amicales ou sentimentales et parfois les plus déterminantes. Il est vrai que l'évolution du musée, à partir de la construction de la Pyramide, allait peut-être moins dans ce sens du secret, tant le regain de visiteurs et les nouvelles scénographies avaient un peu atténué ce charme du « musée endormi » dans lequel Judith et ses amis aimaient à se retrouver.

Mais l'amour du Louvre était plus fort que tout. Avec ce musée refuge, la promesse de faire une nouvelle découverte à chaque visite (aussi bien d'une nouvelle période de l'histoire de l'art que de nouveaux habitués) restait assurée. C'était comme un défi d'établir sa propre cartographie personnelle du musée, de sentir de nouveaux pôles d'attraction esthétiques et humains à l'intérieur de ces murs. Judith avait parfois le vertige en se disant qu'elle avait derrière elle près de 50 ans de visites régulières au Louvre. Elle mériterait presque une médaille pour sa fidélité sans faille et les explications érudites et passionnées qu'elle livrait aux visiteurs, mais foin des honneurs, sa seule récompense se lisait dans le regard brillant de reconnaissance de ses interlocuteurs.

Entre Judith et le musée, c'était donc une histoire de fidélité sans faille qui illustre à merveille le secret d'une relation maintenue sur le long terme : faire confiance à un lieu que l'on croit connaître

sous toutes ses coutures, c'est le meilleur moyen que celui-ci vous réserve encore des surprises. Plus d'une fois, Judith avait cru connaître tous les recoins du musée et plus d'une fois, elle en redécouvrait d'inédits, certaines salles qu'elle avait négligées et qui se présentaient à elle sous un jour nouveau. Et quand elle y pensait, elle se disait que le seul espace qu'elle n'avait pas exploré, c'était finalement le hall sous la Pyramide, espace nécessaire mais à ses yeux trop inhospitalier, qui lui rappelait davantage un accueil d'aéroport qu'une salle d'embarquement pour la culture. Elle y reconnaissait pourtant d'indéniables qualités spatiales et une belle maîtrise de la monumentalité contemporaine, mais rien à faire, elle restait trop attachée à la façon dont elle avait découvert le Louvre pour la première fois : en y rentrant comme dans un trou de souris. Et il n'était rien de dire que le grand hall de Pei allait à l'encontre de cette perception intime du musée.

Elle ne s'était même pas demandée ce qui lui manquait dans ce hall, tant il lui semblait vaste et finalement peu appropriable. C'était l'espace où elle s'attardait le moins, où elle pouvait d'autant plus passer en coup de vent, que sa carte d'abonnement lui permettait de ne pas trop s'attarder aux caisses.

Et puis, un matin, elle découvrit les nouveaux aménagements de ce hall, elle se dit qu'il recouvrait là sa destination originelle : un hall d'accueil. Ce

qu'elle appréciait avant tout, c'était la nouvelle densité créée par ces totems verticaux, entre lesquelles on pouvait se perdre avec délice. Des totems qui surtout réintroduisaient l'échelle intime au cœur du plus vaste espace du musée. En tournant autour d'eux, on pouvait aussi se laisser aller au plaisir de la rencontre aléatoire, aux échanges furtifs de regards ou d'impressions. C'était toujours ce qu'elle avait adoré dans les espaces de ce musée et qu'elle avait eu tant de mal à retrouver dans certains de ses espaces contemporains. Réconcilier l'échelle monumentale et l'échelle intime, le patrimoine mondial et les souvenirs personnels, c'est bien ce à quoi travaillent les musées, se disait-elle devant ces totems. Mais ce qu'elle appréciait plus que tout, c'était cette façon qu'avait ces totems à inviter le visiteur : en plus de tourner autour, il pouvait s'y asseoir et même rentrer dedans. Somme toute, cela lui rappelait les fauteuils « conversation » en forme de S, où l'on peut s'asseoir à la fois côte à côte et face à face. Et en y repensant, Judith se dit qu'elle tenait là la métaphore idéale de son rapport au Louvre : permettre de se retrouver à la fois face à face (avec ses œuvres préférées) et côté à côté (avec les amis et complices qui partageaient des goûts communs avec elle).







**Le Louvre, premier sur le Street Art**

Avec le Louvre, Jean-Marc avait une histoire compliquée et qui remontait à loin. C'était il y a plus de 40 ans, dans la pleine ferveur de Mai 68. Il était alors étudiant en sculpture aux Beaux-Arts. Un matin, il ne sait pas pourquoi, il avait graffité sur la façade du vénérable musée, côté Seine : « La beauté est dans la rue », histoire de dire que le patrimoine mondial, on pouvait le laisser derrière soi et que l'art du futur était sur le trottoir, peut-être encore « à la rue » à tous les sens du terme, mais à réinventer certainement. Là où il était le plus fier, c'est que cette inscription griffonnée à cinq heures et demie du matin était visible depuis les fenêtres de l'Institut de France et surtout de la Direction des Beaux-Arts, Quai Malaquais. Les mandarins qui dirigeaient ces institutions poussiéreuses allaient en avoir une syncope, c'est sûr !

Mais bon, la joie aura été de courte durée. On ne rigole pas avec le trésor culturel national. Slogan vite effacé et surtout arrestation rapide, jugement hâtif et emprisonnement immédiat. Ce slogan que Jean-Marc avait inventé, il serait repris des dizaines, des centaines de fois durant ce mois libertaire que Jean-Marc vivrait à l'ombre et auquel il ne participerait pas, même pas en tant que spectateur. Et puis Jean-Marc n'est pas du genre à se consoler en pensant aux éventuels droits d'auteur qu'il aurait pu toucher sur son slogan. Non, plus de 40 ans après, Jean-Marc est resté fidèle à sa ligne de conduite. Devenu

artiste, mais de manière « pirate » pour ainsi dire. Sous diverses identités (Urban Mask, Wallpainter, etc...) il s'est fait, depuis le milieu des années 70, une petite réputation dans la nébuleuse du street-art, et s'est juré de ne jamais se compromettre avec les galeries et les institutions tout en vendant directement certaines de ses créations à quelques amis et amateurs éclairés. Depuis tout ce temps, Jean-Marc n'avait donc jamais mis les pieds au Louvre. Enfin, c'est ce qu'il croyait.

Puisque ce matin, il a eu un choc. Une heureuse conjonction visuelle et auditive qui a surgi dans son quotidien sans qu'il ne s'en rende compte. C'était pourtant un matin semblable à tant d'autres. A moitié réveillé, ballotté par le ronron du métro, il écoutait d'une oreille dans son iPod « L'art est dans la rue » une chanson de Diabologum, petit groupe pop aux penchants situ du milieu des années 90. Il adorait ces paroles assez adolescentes dans le fond, mais toujours rafraîchissantes : « L'art est dans la rue / Dans la cohue / Le tohu bohu / Et moi je suis dans mon lit. L'art est dans ma rue. / Il est venu. / Tu l'as reçu. / Mais moi, j'étais sorti. » Et puis soudain, la révélation ! La rame s'immobilise à la station « Louvre Rivoli » et là c'est sûr : les bonnes paroles au bon endroit ! Le voilà, le vrai « art dans la rue » ! Sans raison autre qu'un ébahissement esthétique, Jean-Marc saute de la rame pour admirer les « cimaises » de cette station qu'il avait dû

pourtant traverser des centaines voire des milliers de fois ces quarante dernières années. Tout à sa soudaine émotion esthétique, Jean-Marc en oublie presque que l'initiateur de ce projet n'est autre que Malraux, celui-là même contre lequel il luttait quand il était étudiant. Poursuivant sa visite, il est particulièrement ému par un Kouros plongé dans la semi obscurité d'une niche. Son bras à demi tendu paraît lui indiquer le chemin : la sortie de la station et l'accès au musée.

C'est comme hypnotisé que Jean-Marc poursuivait sa marche et se retrouvait devant la pyramide. Là, à la tombée de cette nuit hivernale, le volume de verre, éclairé de l'intérieur, se transformait en lanterne urbaine. La forme de Pei perdait de sa solennité pour devenir plus accueillante. De l'extérieur, il percevait une forêt de totems imposants et minimaux, à l'échelle du grand axe, visible depuis les Tuileries. La façade vitrée de la Pyramide se transformerait-elle alors en vitrine d'œuvres plus contemporaines ? Il semblerait bien que oui. Il fallait aller de plus près voir à quoi tout cela pouvait bien ressembler : une installation temporaire ou permanente ? Un musée du Louvre qui se serait résolu à devenir une vitrine de la création contemporaine ? Entre la station de métro et la cour du musée, serions-nous passés des vitrines ? En s'approchant, il avait la certitude qu'il y avait un peu de tout ça. Plus précisément, les totems étaient à la fois des formes plastiques en tant que

telle et des supports à des créations venant prendre place dans les creux et les niches de ces masses verticales. Ca lui rappelait le nom de ce groupe d'artistes des années 70 qui le marqua tellement durant ses années d'apprentissage artistique : « Supports / Surfaces ». C'était exactement la double face de ces totems, sculptures urbaines malgré elles, capables de répondre à une perception lointaine comme à une appropriation plus personnelle, d'aller donc chercher le regard distrait du piéton parisien pour mieux l'attirer dans le grand vide, désormais peuplé, sous la Pyramide. Jean-Marc se disait que ce nouveau visage du Louvre condensait beaucoup de préceptes artistiques (démocratisation de l'art, jeu de perception à distance depuis l'espace public, travail sur la signalétique et les slogans) qui avaient guidé sa propre démarche d'artiste.

Il se disait surtout que la pyramide fonctionnait maintenant comme un vrai photophore, attirant les flâneurs récalcitrants vers la lumière comme la lumière peut attirer les moustiques. Un moustique, hum, Jean-Marc lui-même était presque vexé d'être parvenu à un tel rapprochement, d'autant plus qu'il se sentait attiré de manière presque magnétique vers ce hall dans lequel il s'était juré de ne jamais mettre les pieds. C'était peut-être un piège qui se refermait sur lui, celui qui fermait une parenthèse assez large, celle de 40 ans de méfiance avec ce musée, mais c'était un doux piège, celui d'une

nouvelle confrontation personnelle à l'art. Ce serait bien le diable si dans toutes les salles et les galeries du musée, il ne trouverait pas de motif d'inspiration pour de nouveaux pochoirs et affiches plus ou moins pirates à exhiber dans l'espace public.







**Le Louvre en 2030, visites en escorte**

« Votre ange gardien vous attend ». C'est par ces mots que les visiteurs ayant opté pour la visite premium du Louvre étaient accueillis sous la Pyramide. Le principe était simple : faire la visite du musée accompagné de l'une de ses icônes ou plutôt de leurs avatars tridimensionnels, capables de se déplacer et pourvus de la parole, voire d'émotions humaines. Des audioguides, nous étions passés aux roboguides. C'était la reprise littérale d'un vieux souhait : « favoriser l'accès plus direct à l'œuvre ». « Et si tu ne viens pas à l'œuvre, c'est l'œuvre qui viendra à toi » auraient pu répliquer les meilleurs spécialistes d'intelligence artificielle et de réalité virtuelle associés en 2029 à ce grand projet visant à « rendre plus tangible les trésors du patrimoine mondial ». Chacune des œuvres emblématiques du musée s'était donc vue affectée d'une modélisation en 3D capable de raconter aux visiteurs, de vive voix et au rythme de la promenade muséale, sa propre histoire comme celle de ses congénères. C'était, somme toute, un hommage à l'esprit de Belphégor. A la réflexion, les murs du musée abritaient quantité de spectres venus de toutes les civilisations qui, s'ils se réveillaient pouvaient en raconter des épopées et en livrer des secrets !

Grâce aux incommensurables progrès de la réalité virtuelle, les modèles des toiles pouvaient prendre du relief et même sortir des toiles, les statues pouvaient se déplacer avec aisance. Etonnante résurrection

qui voyaient les images les plus emblématiques de notre culture accéder à une nouvelle vie et venir à la rencontre des visiteurs, une sorte de « retour des morts-vivants » mais sur un mode bien plus convivial qu'horifique.

Déambuler dans les galeries du musée aux non-bras de la Vénus de Milo, sans doute la plus demandée de toutes les escortes virtuelles, n'était plus de l'ordre du fantasme. Il faut dire qu'au-delà de sa plastique canonique, la dite Vénus était dotée d'une voix délicieuse, transformant le texte de son « audioguidage » en déchirante confession, où s'entremêlent informations historiques et extrapolations symboliques. Passer un délicieux moment avec une Marilyn de l'Antiquité, voilà finalement ce que promettait cette visite privilégiée du Louvre. Et dans sa grande mansuétude, la Vénus virtuelle pouvait même montrer sa meilleure silhouette : celle où elle aurait enfin retrouvé ses bras. Mais de l'avis général, l'impression était bizarre, tellement habitués que nous sommes aux amputations de ce canon de beauté.

Les modèles féminins (bergères de la Renaissance, laitières flamandes et autres odalisques) étaient très demandés pour la promesse d'un moment romantique et érudit, mais d'autres guides virtuels permettaient d'axer les visites sur d'autres axes : les esclaves de Michel-Ange (enfin libérés !) entamaient

de passionnants dialogues socratiques où l'on en apprenait beaucoup sur la dialectique de la liberté et de la contrainte dans la création artistique. L'avatar « Paul Cézanne » était très demandé des étudiants en écoles d'art, tant lui-même s'affirmait comme le plus brillant, mais aussi le plus intransigeant, passeur et pédagogue de la peinture, capable de mettre en évidence, avec des mots simples et combatifs, ce en quoi les toiles du Louvre sont bien plus « modernes » que quantité de créations contemporaines.

C'était bien un mirage concrétisé que ce Musée rendu aux figures qui le peuplent, qui même plus que ça, le hantent. En passant dans la salle où trônent les Watteau, les visiteurs se retrouvent soudain confrontés à un bel effet de miroir : ces badinages faussement futiles qui scellent les rencontres des sens et de l'esprit, ils ne se passaient plus seulement sur les grandes toiles du peintre du XVIIIème siècle, mais bien dans l'espace du musée dans son entier. Les voilà, les vraies Fêtes galantes du XXIème siècle, celles qui permettent les noces de la technologie et du patrimoine. Et si un tel projet utilisait tous les subterfuges du virtuel, il faisait naître un plaisir de la transmission qui n'avait rien de virtuel.

